

Arts

Spectacles

Au jour
le
jour

L'année Julliard

Les éditions Julliard auront beaucoup fait parler d'elles. Lors du regroupement de plusieurs maisons d'éditions, sous l'égide de l'Union financière, la Rive Gauche s'était émue du départ d'un de leurs jeunes directeurs, Christian Bourgois. Passé un instant chez Grasset, Christian Bourgois est revenu chez Julliard avec les pleins pouvoirs. Françoise Sagan a obtenu un nouveau contrat qui lui assure une mensualité de 20 000 F par mois. Jean-François Revel y dirige toujours la collection « Littérature » et sa collection « Histoire de l'Art ». Pierre Nora, toujours la collection « Archives », ou vont bientôt paraître les textes intégraux des procès des Communistes.

L'année Mercure de France

Reprise depuis deux ans déjà par Gallimard, la vieille maison de la rue de Condé a trouvé une nouvelle jeunesse, surtout en rééditant des auteurs qui avaient fait sa gloire au début du siècle, quand précisément la « Nouvelle Revue Française » raflait au « Mercure » Gide et Claudel. La femme de Claude Gallimard, Simone, a particulièrement veillé à la réédition de deux romans d'Alfred Jarry, que l'on trouvera dans le catalogue à côté de Léon Bloy, Rémy de Gourmont, ainsi qu'un auteur plus récent, édité avant guerre à la N.R.F., Pierre-Jean Jouve, admiré par les jeunes générations. Le « Mercure » vient également d'achever la publication du « Journal » de Léautaud : dix-huit volumes. La dernière page est du 17 février 1956. Léautaud mourait, cinq jours plus tard, à la Vallée aux Loups — la maison de Chateaubriand acquise par le Dr Le Savoureux pour en faire une clinique.

L'année Kafka

Les critiques n'ont peut-être pas prêté l'attention qui convient à la première édition des œuvres complètes de Kafka — « Cercle du Livre précieux » — remarquablement dirigée par Marthe Robert, avec des notes, des préfaces et surtout de nombreux inédits. Six volumes — sur huit prévus — ont paru au cours de l'année.

L'année Fitzgerald

Du côté des auteurs étrangers, l'événement n'aura pas été le succès — mérité, mais peu étonnant — du

roman de John Le Carré : « L'Espion qui venait du froid », mais plutôt la redécouverte de Fitzgerald dont on ne connaissait, jusqu'ici, en France, que deux romans — « Gatsby le magnifique » et « Tendre est la nuit ». Après deux recueils de nouvelles : « Un diamant gros comme le Ritz » (Robert Laffont) et « la Fêlure » (Gallimard) ce furent les « Lettres à sa fille » et ses deux premiers romans : « L'Envers du Paradis » et « les Heureux et les Damnés » (tous deux chez Gallimard). Avec la traduction de la biographie de Fitzgerald par Turnbull et les pages combien cruelles de Hemingway qu'on a pu lire dans « Paris est une fête », on constatera que la France a fait un effort pour rattraper un injustifiable retard.

L'année des communistes

Rapports russo-chinois, testament de Togliatti, disparition de Khrouchchev, la crise internationale du monde communiste a suscité plusieurs ouvrages. Il faut avoir lu « Chine-U.R.S.S., la fin d'une hégémonie » (Plon) de François Fejtó, et « Khrouchchev et la désintégration du bloc communiste » (Calmann Lévy) de Richard Lowenthal. Mais les mystères du P.C.F. ont conduit deux auteurs à un pèlerinage aux sources : Jacques Fauvet nous a donné « L'Histoire du parti communiste français » (Fayard) et Annie Kriegel une thèse monumentale : « Aux origines du communisme en France » (de la crise de 1916 au Congrès de Tours — Mouton, éd.). De bons titres pour « une histoire immédiate ».

Le compositeur de l'année

Pour lui, Boulez c'est déjà le passé. J.-C. Eloy n'a que vingt-six ans, il est allé très vite de son Rouen natal au Conservatoire de Paris (classe de Darius Milhaud) puis à l'Académie de Bâle (classe de Pierre Boulez). Depuis quelques années, on aperçoit sa silhouette fine et timide à Darmstadt, à Donaueschingen, dans les couloirs de l'Opéra, on lit sa signature au bas des notices de programme du Domaine musical, on trouve ses œuvres en partitions de poche chez Heugel...

En deux ans, trois ouvrages l'ont imposé à l'attention des fidèles du Domaine : « Etude III » pour orchestre (1962), « Equivalences » pour douze instrumentistes et six percussions (1963) et « Poly-chronies » pour orchestre à vent, piano, harpe et six percussionnistes (1964). Mais Paris doit encore découvrir plusieurs cycles de mélodies, les « Chants pour une ombre » pour soprano et neuf instruments, et « le Phénix » pour grand orchestre, récitant et soprano dramatique.

Il y a dans la musique d'Eloy la concentration, la transparence des

œuvres de Boulez, les références extrême-orientales de Messiaen (Etude III) et même son goût des images (« Silence du lac des étoiles » et « Vitres d'aurore » dans les récentes « Poly-chronies »).

Mais l'auditeur est avant tout frappé par le tempérament et la maturité d'un si jeune musicien. Rien de gratuit dans son discours. Et quelle puissance de persuasion ! Au point que cet art parfaitement à l'aise dans ce qu'on veut encore considérer comme l'avant-garde semble renouer avec les plus solides qualités de la tradition française. Voilà pour rassurer les inquiets qui nous rabâchent depuis dix ans : « Boulez... et après ? »

Une année comme les autres

Pétain, de Gaulle, Kennedy, James Bond, la guerre de 14 et la Libération de Paris se sont partagé le plus grand nombre de lecteurs. Mais le succès des mémoires n'est pas nouveau. En fait, cette année ressemble à la précédente. Notons tout de même que des rééditions — dans les diverses collections de livres de poche ou ailleurs — devraient à elles seules nous empêcher de désespérer de cette stabilité. Sans parler des poèmes d'André Pieyre de Mandiargues, de René Char, et de Pierre-Jean Jouve, du « Reliquaire » de Frantz André Burguet, des volumes IV et V d'Antonin Artaud, de la « Licorne » de Pierre Herbart, du « Livre des Pirates » de Pierre Robic, du « Lac » de Camille Bourniquel, et du « Ravissement de Lol V Stein » de Marguerite Duras. Signalons aussi ce livre intense et secret dont nous avons déjà souligné ici les qualités, « les Yeux fermés » de Marie Susini (Seuil). Le bilan, avec tout cela, est loin d'être négatif.

Le croisé Robbe-Grillet

C'est une véritable croisade en faveur du « nouveau roman » que Robbe-Grillet vient d'entreprendre à New York. Croisade qui, dans la plupart des cas, ne fait d'ailleurs que rallier des fidèles, le maître du « roman objectal » étant particulièrement apprécié outre-Atlantique. A une cadence accélérée, réception et débats se succèdent, tant à l'Institut Français, à l'Alliance Française qu'à la Columbia University ou encore au « Poetry Center » du Y.M.C.A. de la 92^e rue. Thèmes des conférences traitées : « Objectivité et subjectivité dans le roman contemporain », « Nouveau roman et Nouveau cinéma », « le Roman comme invention du monde », « le Roman et le Cinéma », etc. Mais le livre de Jean Bloch-Michel, « Présent de l'indicatif » — qui est un examen très critique du « nouveau roman » et qui vient d'être traduit — connaît lui aussi un grand succès.

Entre « la Nausée » et « le Procès »

« La Fièvre » : tel est le titre du deuxième livre de J.M.G. Le Clézio qui paraîtra, au mois de février, dans la collection « le Chemin », chez Gallimard. Il s'agit là d'un recueil de neuf nouvelles dont sept sont inédites, où l'on retrouvera, dans une optique visionnaire et poétique, l'univers qui était déjà celui du héros du « Procès-Verbal » : la dépossession de l'homme. Dépossession physique par la douleur (« le Jour où Beaumont... »), la maladie (« la Fièvre »), l'obsession mentale qui ramène l'individu à ses origines biologiques (« Arrière »), ou l'anomalie physiologique (« Martin »). Dépossession aussi par le monde extérieur lors de promenades qui sont des errances (« Il semble que le bateau... », « l'Homme qui marche »), des mises en question comme celles d'un paysage devenu organique (« le Monde est vivant »). En somme, un monde qui oscille entre « la Nausée » et « le Procès ».

Ce qu'on passe sous silence...

Plusieurs revues — le « Mercure de France », « Preuves », « l'Arche » — nous ont présenté dans leurs numéros récents des poèmes extraits d'une Anthologie de la Poésie polonaise à paraître aux éditions du Seuil, traduits en français par des poètes tels que Jacques Audibert, Yves Bonnefoy, André du Bouchet, Pierre Emmanuel, Pierre Oster, Francis Ponge.

« Preuves » fait précéder dans son numéro de décembre un large choix de poèmes polonais du Moyen Age à nos jours par une excellente introduction à la poésie polonaise de Czeslaw Milosz, qui s'interroge sur les raisons de l'attrait que les jeunes poètes polonais — Zbigniew Herbert, Miron Białoszewski, Tadeusz Rozewicz — semblent exercer sur leurs contemporains anglais et allemands — demain peut-être sur les Français ?

« Ne pas reculer devant l'extrême difficulté des tâches — écrit-il — c'est là un effort qui ne va pas sans laisser des traces. Alors, tout texte, le plus personnel soit-il, contient en filigrane les soucis des autres créatures humaines ; alors devient possible ce qui distingue les jeunes poètes polonais qui se sont manifestés après octobre 1956 : l'austérité, l'ironie, la simplicité. »

Les jeunes poètes polonais se réclament d'un précurseur : le poète Cyprian Kamil Norwid qui, né en 1821 — la même année que Charles Baudelaire —, rejoint Mallarmé par certains côtés de son œuvre concise et cryptique. Le « Mercure de France » a présenté dans son numéro d'octobre un choix de poèmes de Norwid dans la traduction d'Yves Bonnefoy. Dans son introduction à ce choix, K.A. Jelenski souligne l'aspect incroyablement contemporain de ce poète qui a écrit cette phrase, digne de Maurice Blanchot : « Le silence et, plus précisément, ce qu'on passe sous silence font indistinctement partie du discours. »